

Carl von Clausewitz et la nature de la guerre

Présenté par Simon Blouin



Carl von Clausewitz est né en 1780 et mort en 1831. Il participe à son premier conflit en tant que porteur de drapeau, à l'âge de 12 ans. À 13 ans, il porte un fusil, et il est fait lieutenant à 15 ans. À 21 ans, il est admis à l'École de guerre de Berlin pour éventuellement devenir général, et il participera à plusieurs combats par après pour libérer la Prusse de l'empereur Napoléon. L'extrait ci-dessous provient de son monumental traité *De la guerre*, œuvre d'une vie, resté inachevé à cause d'une épidémie de choléra qui l'emporte à 51 ans. Ce traité a influencé la pensée stratégique et politique moderne de toutes sortes de façons : car on l'a souvent compris de travers. Sa pensée toute en subtilité s'inspire des nuances de la vie réelle, et s'interdit de croire trop longtemps en de grands principes, puisqu'ils sont sans cesse remis en question par la friction, le hasard et le brouillard de la guerre en général. Son œuvre est un rappel des difficultés à conjuguer la théorie et l'action. Sa pensée en est une du mouvement, du dialectique, de l'incertitude, de l'état de crise. Il est un héraclitéen qui pense le changement, rejette les essences fixes. La guerre n'est pas une science, plutôt un art; elle se compare davantage aux jeux de cartes qu'aux formules mathématiques (à son époque, un certain von Bulow prétend pouvoir renouveler la stratégie avec son « algèbre de la guerre »). Pas étonnant qu'il soit l'inventeur de l'expression consacrée du « brouillard de la guerre » : hasard, malchance, absence d'information, renseignements faux, ordres mal compris, mal interprétés, épuisement, impact paralysant du danger, incertitudes... autant de distorsions entre le plan de guerre et sa réalisation. Un regard lucide sur la réalité des rapports de force, là où le droit se tait, et où seul le « dieu de la guerre » peut trancher.

Questions de prélecture :

1. « Qui veut la paix prépare la guerre ». Qu'en pensez-vous?
2. Devrait-on limiter la guerre avec les conventions de Genève?
3. La guerre doit-elle nécessairement aboutir à la violence extrême?
4. Quels sont les facteurs qui limitent l'étendue de la violence de la guerre?
5. Comme entrevoyez-vous l'évolution de la guerre dans le futur?

Questions par rapport à l'extrait :

1. Soulignez la définition de la guerre de l'auteur. Surveillez les modifications dans la suite.
2. « Certaines âmes philanthropiques pourraient construire en rêve quelque miraculeuse façon de désarmer ou terrasser l'adversaire, sans causer trop de souffrance, et croire que l'art de la guerre évolue dans cette direction ». Comme Clausewitz justifie-t-il son opinion dans la section 3? Que pensez-vous de celle-ci et pourquoi?

3. Comment comprenez-vous la « tendance aux extrêmes » décrite par Clausewitz? De quelle façon fait-elle partie du concept de la guerre?
4. Cette tendance aux extrêmes s'observe-t-elle souvent dans la réalité, selon Clausewitz? Qu'est-ce qui limite la guerre alors, si ce n'est pas le droit des gens, ou le droit international?
5. Clausewitz écrit : « *La bravoure, la confiance dans son étoile, la hardiesse, la témérité*, ne sont que des manifestations du courage, et toutes ces dispositions recherchent l'imprévisible, parce qu'il est leur élément naturel. » Qu'en pensez-vous? Le courage s'oppose-t-il au calcul et aux prévisions? (par.21)
6. Clausewitz n'explique pas longuement la comparaison de la guerre avec le jeu de cartes. De quelle (s) façon (s) peut-on imaginer qu'un tel parallèle est justifié?
7. « La guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens ». Que faut-il entendre par là?
8. La tripartition de la société que fait Clausewitz ressemble à celle de Platon. Que reste-t-il de cette conception aujourd'hui?
9. Dans le chapitre 2, quel sens semble donner Clausewitz au mot « paix ». Interprétez.
10. Quelle loi suprême se tient-elle au-dessus du droit international?
11. Quelle est l'importance du courage à la guerre? Quels sont les éléments qui nous ramènent inévitablement à cette valeur?
12. « On est toujours plus enclin à surestimer la force de l'adversaire et à sous-estimer la sienne; la nature humaine est ainsi faite. » Êtes-vous d'accord avec cette affirmation?
13. Les dernières lignes de l'extrait renvoient aux philosophes... Alors les philosophes, qu'en pensez-vous?

Chapitre 1

Qu'est-ce que la guerre?

1. *Introduction*

Nous nous proposons d'examiner d'abord les *éléments* particuliers de notre sujet, puis ses *parties ou membres individuels*, et enfin la *totalité* dans ses rapports internes; en bref, nous progresserons du simple au composé. Nous devons cependant commencer par un aperçu de la nature de la totalité, car, en ce sujet plus qu'en tout autre, l'idée du tout doit sans cesse envelopper l'idée de chaque partie.

2. *Définition*

Nous n'entendons pas nous lancer dès le départ dans une pesante définition de la guerre; mieux vaut s'en tenir à son élément primordial qui est le combat singulier. La guerre n'est rien d'autre qu'un combat singulier à grande échelle. Pour saisir d'un seul tenant le grand nombre de combats singuliers qui la composent, mieux vaut se représenter la guerre comme deux combattants qui s'opposent. Chacun d'entre eux utilise sa force physique pour forcer l'autre à se soumettre à sa volonté; son but *premier* est de *terrasser* l'adversaire afin de le mettre hors d'état de résister. *La guerre est donc un acte de violence dont l'objet est de contraindre l'adversaire à se plier à notre volonté.*

Afin d'affronter la violence, la violence s'arme des découvertes des Arts et des Sciences. Sous le nom de droit des gens, elle s'impose d'insignifiantes restrictions qui valent à peine d'être

mentionnées, car elles n'en atténuent pas sérieusement la force. La violence, nous voulons dire la violence physique (car hors de l'orbite de l'État et du Droit, il n'existe pas de force morale), est donc le *moyen* qui nous permet d'imposer notre volonté à l'ennemi, ce qui est notre *fin*. Pour être sûrs d'atteindre cette fin, nous devons mettre l'ennemi hors d'état de se défendre; tel est en son essence l'objet véritable de l'action militaire. Il remplace la fin et la marginalise dans une certaine mesure comme n'appartenant pas en propre à la guerre.

3. *Utilisation extrême de la force*

Certaines âmes philanthropiques pourraient construire en rêve quelque miraculeuse façon de désarmer ou de terrasser l'adversaire, sans causer trop de souffrance, et croire que l'art de la guerre évolue dans cette direction. Aussi désirable qu'elle soit, cette vue de l'esprit doit être réfutée. Car dans un état aussi dangereux que la guerre, *les pires erreurs* sont celles que nourrissent les bons sentiments. Comme l'usage de la violence physique dans toute sa force n'exclut en rien la coopération de l'intelligence, celui qui y recourt sans pitié et ne ménage pas le sang prendra l'avantage sur celui qui y renâcle. Il lui dicte donc sa loi, si bien qu'ils se pressent l'un l'autre vers des extrémités que seules limitent les forces de l'adversaire.

C'est ainsi qu'il faut concevoir la chose, et c'est une futilité, un errement même, de vouloir par répugnance envers la matière brute ignorer sa nature même.

Si les guerres entre nations civilisées sont bien moins cruelles et destructives que les guerres entre nations incultes, cela tient à l'état de la société à l'intérieur et dans ses relations extérieures. C'est cet état qui engendre, conditionne, circonscrit et tempère la guerre : mais tous ces aspects restent étrangers à l'essence de la guerre, et n'en sont que des variables extrinsèques, au point qu'on ne pourra jamais sans proférer d'absurdité importer un principe de modération dans la philosophie de la guerre.

Les hommes ont deux mobiles d'affrontements distincts : l'*hostilité émotionnelle* et l'*intention hostile*. Nous avons choisi cette dernière comme pierre d'angle de notre définition, car elle est la plus générale. Même dans la passion haineuse la plus grossière, la plus proche de l'instinct, on ne peut manquer de discerner quelque intention hostile, alors que bien souvent nulle hostilité émotionnelle ne préexiste à l'intention hostile. Les intentions inspirées par les passions dominent les peuples incultes, alors que l'entendement inspire les peuples civilisés; ce n'est pas à cette différence qu'il faut attribuer la dualité des mobiles, mais aux circonstances et aux institutions, etc. La distinction peut bien manquer parfois, mais prévaut dans la majorité des cas : la haine peut tout à fait jeter l'un contre l'autre les peuples les plus policiés.

On voit donc à quel point il serait faux de réduire la guerre entre peuples évolués à un simple calcul rationnel des gouvernants, qui s'affranchirait toujours plus des passions, de sorte que la guerre finirait par n'avoir plus besoin des masses physiques des forces armées, qui seraient remplacées par leurs rapports réciproques, comme une algèbre de l'action.

La théorie s'était déjà engagée dans cette voie quand les événements des dernières guerres¹ lui en apprirent une meilleure. Si la guerre est une violence en action, les passions lui appartiennent nécessairement. La cause n'en est pas là, mais elle nous y ramène peu ou prou, et ce plus ou moins ne dépend pas du niveau de culture, mais de l'importance et de la durée des intérêts qui s'affrontent.

Quand nous voyons les peuples civilisés ne plus mettre à mort les prisonniers ni raser les villes ni dévaster les campagnes, c'est que l'intelligence se mêle de plus en plus à la conduite de leurs

¹ Les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. (N.d.T.)

guerres et qu'elle leur a appris à faire de la violence un usage plus efficace qu'une simple manifestation des instincts grossiers.

L'invention de la poudre, le perfectionnement incessant des armes à feu montrent à l'envi que les progrès de la civilisation n'entraînent ni n'abolissent en rien la tendance inhérente à la guerre, qui est d'anéantir l'adversaire.

Nous pouvons donc reprendre notre proposition : la guerre est une violence en action, et son usage n'est limité par rien; chacun des adversaires impose à l'autre sa loi, d'où découle une interaction qui ne peut manquer, conformément à l'essence du sujet, de mener aux extrêmes. Nous rencontrons ici *la première interaction*, et *le premier extrême*.

(*première interaction*)

4. *Le but est de mettre l'ennemi hors d'état de résister*

Nous avons affirmé que le but de l'action militaire est de mettre l'ennemi *hors d'état de résister*.

Nous voulons maintenant montrer que la chose est au moins théoriquement nécessaire.

Pour contraindre l'adversaire à se plier à notre volonté, nous devons le mettre dans une position qui le lèse plus encore que le sacrifice que nous exigeons de lui; les désavantages de cette position ne peuvent sembler être passagers, faute de quoi, naturellement, l'adversaire n'aurait qu'à attendre des temps meilleurs, et ne point céder. Tout changement apporté à cette situation par la poursuite de l'action militaire doit donc, tout au moins dans l'anticipation, mener à une position *encore plus désavantageuse*. La pire des situations dans laquelle un belligérant puisse se trouver est l'incapacité totale à se défendre. Pour contraindre l'adversaire à se plier à notre volonté au moyen de l'action militaire, nous devons soit le mettre effectivement hors d'état de se défendre, soit le mettre dans une situation telle que cette éventualité lui paraisse vraisemblable. D'où cette conclusion : la fin de l'action militaire doit toujours être de désarmer ou de terrasser l'ennemi, ce qui revient au même.

La guerre n'est pas l'action d'une force vive sur une masse morte; dans la mesure où passivité absolue n'est pas guerre, la guerre doit toujours être le choc de deux forces vives; et la fin suprême de l'action militaire étant ce que nous avons dit, elle doit être commune aux deux antagonistes. Voici donc une nouvelle interaction. Tant que je n'ai pas terrassé mon adversaire, je dois craindre qu'il ne me terrasse, et je ne suis donc pas maître de mes actions, puisqu'il est tout aussi en mesure de m'imposer sa loi que je le suis de lui imposer la mienne. Voilà *la deuxième interaction*, *qui mène au deuxième extrême*.

(*deuxième interaction*)

5. *Tension extrême des forces*

Pour terrasser l'adversaire, nous devons proportionner nos efforts en fonction de sa force de résistance; cette dernière est le produit de deux facteurs inséparables : *l'importance des moyens dont il dispose et sa force de volonté*.

On peut quantifier l'importance des moyens dont il dispose car c'est une affaire de chiffres (quoique non intégralement); mais la force de la volonté est bien moins aisée à établir, et ne peut être évaluée qu'en fonction de la force de ses motifs. Supposons que nous dressions ainsi un bilan vraisemblable de la capacité de résistance de l'adversaire, nous sommes alors en mesure de doser nos propres efforts, et de les porter au point où ils l'emportent, ou du moins, si nos moyens ne suffisent pas, au maximum de nos possibilités. Mais l'adversaire fait exactement de même; voici

une nouvelle escalade réciproque qui, théoriquement parlant, doit de nouveau porter les efforts à leur extrémité. *Troisième interaction et troisième extrême.*

(troisième interaction)

6. *Modifications dans la réalité*

Ainsi, dans la sphère abstraite du pur concept, la raison réflexive ne trouve jamais le repos qu'en atteignant les extrêmes. Car il va ici à une extrémité, un entrechoc de forces laissées à elles-mêmes et qui ne suivent d'autre loi que les leurs propres; si donc nous voulions en partant du pur concept de la guerre déterminer le point absolu vers lequel tendent à la fois le but fixé et les moyens déployés, les interactions constantes que nous identifierions nous mèneraient à des extrêmes qui ne seraient plus que jeux de l'imagination et arguties logiques au fil conducteur vide de réalité. Se cramponner à un Absolu, éluder les difficultés d'un trait de plume et s'obstiner en toute rigueur logique à toujours aller vers les extrêmes en y jetant chaque fois toutes ses forces, c'est n'édicter avec son trait de plume qu'une lettre morte, qui ne dit rien au monde réel.

Supposons encore que cette extrémité dans l'effort fût un Absolu, ce qui serait facile à établir, il faut quand même reconnaître que l'esprit humain ne se soumet que malaisément à ce genre de rêvasserie logique. Il en découlerait dans bien des cas des dépenses inutiles d'énergie, qui devraient trouver un contrepoids dans d'autres principes de l'art politique; il y a une tension de la volonté qui ne correspondrait plus au but fixé et ne pourrait donc pas être suscitée, car la volonté humaine ne tire jamais sa force des rêvasseries logiques.

Si nous passons de l'abstraction à la réalité, la question prend une tout autre figure. Dans un cas, l'optimisme règne sans partage, et nous nous y représentons les deux antagonistes non seulement tendant vers la perfection, mais l'atteignant. En sera-t-il jamais de même dans la réalité? Il faudrait pour cela :

- 1) Que la guerre fût une action complètement isolée, éclatant comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, et sans le moindre rapport avec la vie antérieure de l'État,
- 2) Qu'elle consistât en un acte décisif unique ou en une série d'actes décisifs simultanés,
- 3) Qu'elle engendre un dénouement qui se suffise à lui-même, sans tenir compte de la situation politique qui s'ensuivra.

7. *La guerre n'est jamais une action isolée*

Pour ce qui est du premier point, aucun des antagonistes n'est une personne abstraite. Cela vaut également pour la volonté, ce facteur de résistance indépendant des causes extérieures. La volonté n'est pas complètement inconnue; ce qu'elle a été aujourd'hui indique ce qu'elle sera demain. La guerre n'éclate pas subitement; son développement n'est pas l'œuvre d'un instant; chacun des antagonistes peut jauger l'autre en grande partie sur la base de ce qu'il est et de ce qu'il fait, et non sur la base de ce qu'il devrait logiquement être et faire. À cause de l'imperfection de sa constitution, l'homme n'atteint jamais la perfection absolue, ce qui joue comme principe modérateur dans la rencontre des deux faiblesses dans la réalité.

8. *La guerre ne consiste pas en une bataille unique et sans durée*

Le deuxième point donne lieu aux considérations suivantes.

Si dans la guerre la décision venait d'un acte unique ou d'une série d'actes simultanés, tous les préparatifs devraient alors naturellement tendre à l'extrême, car l'occasion perdue ne pourrait plus être rattrapée; les préparatifs engagés par l'adversaire, pour autant que nous les connaissons, seraient l'unique mesure de nos efforts, et tout le reste serait rejeté dans l'obscurité de l'abstraction. Si par contre la décision résulte d'une succession d'actions multiples, l'action précédente dans tous ses aspects devient la mesure de la suivante, et le monde réel opère ainsi son retour, remplace l'abstraction et modère la tendance vers l'extrême. (...)

9. *À la guerre, le résultat n'est jamais absolu*

Finalement, l'issue ultime d'une guerre tout entière ne peut jamais être conçue comme un absolu; souvent, l'État vaincu y voit plutôt un mal temporaire, auquel les circonstances politiques de l'avenir pourront remédier. Il va de soi que cela contribue à modérer la violence des tensions et l'impétuosité des efforts.

10. *Les probabilités de la vie réelle se substituent à l'extrémisme et à l'absoluité du concept*

C'est de cette manière que l'action militaire dans son ensemble est exonérée de la rigoureuse loi de la montée des forces aux extrêmes. À partir du moment où l'extrême n'est plus ni redouté ni recherché, c'est au jugement qu'il incombe de déterminer les limites de l'effort requis. Cela ne peut reposer que sur les données offertes par le monde réel, et être calculé sur la base des *lois de la probabilité*.

Le caractère, les institutions, la situation et les circonstances de l'adversaire entreront en ligne de compte pour estimer sur la base des lois des probabilités la ligne de conduite de l'autre et par conséquent déterminer ce que devra être la sienne propre.

11. *Dès lors réapparaissent les fins politiques*

Un objet s'impose de nouveau à notre attention, dont nous l'avions éloigné (voir le point 2), ce sont les *fins politiques de la guerre*. La loi des extrêmes, l'intention de mettre l'adversaire hors d'état de résister, de le terrasser, l'avaient jusqu'à maintenant ravalé à un rang plutôt subordonné. Comme cette loi perd de sa rigueur et que l'intention qui ne va pas jusqu'à son terme recule, les fins politiques de la guerre reviennent en force. Si l'on fonde l'ensemble du raisonnement sur un calcul de probabilité qui prend en compte des personnes et des rapports déterminés, les *fins politiques* en tant que *cause initiale* de la guerre doivent y figurer au premier plan. Plus faible est le sacrifice que nous exigeons de notre adversaire et moindres seront ses efforts pour s'y dérober. En retour, plus faibles sont ces derniers, et moindres peuvent rester les nôtres. En outre, plus notre objectif politique est limité, moindre sera la valeur que nous lui attribuons, plus facilement pourrons-nous nous résigner à l'abandonner : *nos efforts en seront donc d'autant plus restreints*. L'objectif visé au moyen de l'action militaire et les efforts requis à cet effet seront étalonnés en fonction des *fins politiques*, *causes initiales* de la guerre. Comme à la guerre, on a affaire à des réalités et non à de purs concepts, ce ne sera pas en soi et pour soi mais en fonction des deux États qui se font face. Le même objectif politique est susceptible de causer des réactions tout à fait différentes chez des peuples différents, ou dans le même peuple à différents moments. Nous ne saurions donc prendre l'objectif politique comme étaillon que si nous tenons compte de son impact sur les masses qu'il doit mettre en mouvement et donc également de la nature de ces masses. On conçoit sans peine

que l'issue changera du tout au tout selon que ces masses subissent l'influence de facteurs qui accentuent ou affaiblissent l'action. Entre deux peuples et deux États peuvent s'accumuler des tensions si vives et une telle somme d'inimitiés que le moindre incident politique peut tout à fait servir de prétexte disproportionné à une guerre et provoquer une véritable explosion. (...)

[Équilibre et déséquilibre des forces]

Si les deux côtés se sont armés pour s'affronter, c'est qu'un principe d'hostilité les y a poussés; tant qu'ils restent sous les armes, c'est-à-dire tant qu'ils ne font pas la paix, c'est que ce principe reste actif, et ne peut cesser de l'être chez l'un des belligérants que dans un cas: *s'il veut attendre un moment plus favorable.* (...)

Un parfait équilibre des forces ne peut engendrer l'arrêt des opérations, parce que celui qui poursuit un but positif (l'assaillant) garderait l'initiative.

On peut concevoir l'équilibre comme une situation où celui qui poursuit un but positif, et possède la motivation la plus forte, dispose de forces inférieures : une équation découlerait du produit des motifs et des forces, mais il faudrait quand même dire que les deux adversaires devraient logiquement faire la paix si aucune modification prévisible ne devait altérer cet équilibre; si l'on peut par contre en prévoir une, elle ne pourra favoriser que l'un des deux, ce qui ne pourra que motiver l'autre à l'action. Nous sentons que le concept d'équilibre ne saurait expliquer la suspension des hostilités, mais qu'il correspond toujours à l'attente d'une conjoncture plus favorable. Supposons que, de deux États opposés, l'un poursuive un but positif : il veut conquérir une province de son adversaire pour s'en prévaloir quand on fera la paix. Son objectif politique est rempli avec la conquête, la cause motrice de l'action cesse, il peut alors se mettre au repos. Si l'adversaire l'accepte, il fera la paix, s'il le refuse, il agira. Supposons qu'il lui faille quatre semaines pour organiser ses forces, il possède bien une raison de différer son action.

Dès ce moment, semble-t-il, l'action incombe entièrement à l'adversaire, qui ne doit pas laisser au vaincu le temps de s'équiper pour repasser à l'action. A l'évidence, on présuppose ici de la part des deux antagonistes une connaissance parfaite de la situation.

Une telle continuité de l'action militaire, si elle avait lieu, *pousserait à nouveau dans le sens d'une montée aux extrêmes.* Une activité ininterrompue enflammerait à nouveau les esprits, échaufferait encore les passions et donnerait à la guerre une force élémentaire. Elle aurait inévitablement pour résultat d'enchaîner les événements les uns aux autres sans solution de continuité. Chaque action en deviendrait plus importante et donc plus dangereuse. Mais nous savons bien que l'action militaire ne revêt que rarement, ou pas du tout, un caractère de continuité. Les opérations ne représentent souvent qu'une faible proportion de la durée du conflit, et les périodes d'inaction l'emportent. Cela ne peut pas être une simple anomalie. La suspension des opérations doit être possible, c'est-à-dire non contradictoire.

Nous avons supposé l'existence d'une véritable polarité en pensant toujours l'intérêt d'un général comme étant symétrique de celui de son adversaire. Mais le principe de polarité ne vaut que s'il s'applique à un seul et même objet. Par exemple, dans une bataille, chacun des deux camps veut triompher; la victoire de l'un anéantit celle de l'autre. Mais il n'en va pas toujours ainsi.

S'il n'existe qu'une forme de guerre, à savoir d'assassiner l'adversaire, et pas de défense, ou si l'attaque ne se distingue de la défense que par un motif positif, la nature du combat resterait la même : tout avantage de l'un serait également en proportion égale le désavantage de l'autre – une polarité existerait bien.

Mais l'activité guerrière se divise en deux formes, l'attaque et la défense, dont nous montrerons par la suite qu'elles sont très différentes et de forces inégales. La polarité réside donc dans ce à quoi toutes deux se rapportent, la décision, et non dans l'attaque et la défense en elles-mêmes. Si l'un des généraux veut retarder la décision, l'autre voudra donc l'avancer, mais en conservant le même type de combat. Si A a avantage à attaquer son adversaire non pas maintenant, mais dans quatre semaines, B aura donc avantage à être attaqué par lui maintenant et non dans quatre semaines. Là est une polarité, mais il ne s'ensuit pas pour autant que ce dernier ait intérêt à attaquer A immédiatement, ce qui serait une tout autre affaire.

L'action de la polarité est souvent réduite à néant par la supériorité de la défense sur l'attaque, ce qui explique alors la suspension des opérations militaires. La supériorité de la défensive sur l'offensive est si grande, à notre sens, que l'on peut ainsi comprendre une très grande partie des suspensions d'armes qui ont lieu à la guerre, sans que l'on doive introduire de contradiction interne dans le raisonnement. Plus faibles sont les raisons de l'action, et plus elles seront oblitérées et neutralisées par la différence entre les deux formes d'action militaire, et plus fréquemment suspendra-t-on les opérations, comme nous l'enseigne l'expérience.

Une autre raison encore explique la suspension des opérations : c'est l'imperfection dans l'appréciation de la situation. N'apprécient précisément que sa propre situation, et ne disposant que de rapports incertains sur celle de l'adversaire, chaque général pourra se tromper dans le jugement qu'il porte et croire que l'initiative incombe à l'adversaire alors que c'est bien à lui de passer à l'action. On est toujours plus enclin à surestimer la force de l'adversaire et à sous-estimer la sienne; la nature humaine est ainsi faite.

Plus les suspensions d'armes sont fréquentes, et plus la guerre s'éloigne des absous pour devenir calcul de probabilités.

(...)

Nous saisissons par là à quel point la nature objective de la guerre en fait un calcul de probabilités; il ne manque plus qu'un seul élément pour en faire un jeu, et cet élément ne fait jamais défaut : c'est le hasard. Nulle autre activité humaine n'est de façon si permanente et générale gorgée de hasard que la guerre. Et avec le hasard viennent prendre une place importante l'imprévisible et la chance.

21. La guerre est un jeu, de par sa nature subjective comme de par sa nature objective

Tournons-nous vers la nature subjective de la guerre, c'est-à-dire vers les forces qu'elle requiert : elle nous semblera plus encore relever du jeu. L'élément au sein duquel se meut l'action guerrière, c'est le danger. Mais dans les dangers, entre toutes les qualités de l'âme, n'est-ce pas le *courage* qui est la première? Le courage peut bien entendu s'allier avec le froid calcul, mais ce sont là deux qualités de natures différentes, qui appartiennent à deux domaines distincts de l'âme. *La bravoure, la confiance dans son étoile, la hardiesse, la témérité*, ne sont que des manifestations du courage, et toutes ces dispositions recherchent l'imprévisible, parce qu'il est leur élément naturel.

Nous constatons ainsi que l'absolu, le prétendument mathématique, ne trouve jamais pied ferme dans les calculs de l'art de la guerre, et que d'entrée de jeu, la guerre à travers sa trame et sa chaîne entières est un jeu de possibilités, de probabilités, de chance et de malchance, et que de toutes les manifestations de l'activité humaine, c'est du **jeu de cartes** qu'elle se rapproche le plus.

22. C'est ce qui correspond le plus à l'esprit humain

Bien que notre entendement se sente toujours tenu d'aller vers plus de clarté et de certitude, notre esprit est néanmoins souvent attiré par l'incertitude. Plutôt que d'emprunter avec l'entendement les méandres étroits de l'investigation philosophique et de la causalité logique, afin de gagner, quoique à peine conscient de lui-même, des sphères où il se sent étranger et n'aperçoit aucun des objets qui lui sont déjà connus, il préfère s'attarder avec la force de l'imagination dans le domaine de l'accidentel et de la fortune. Au lieu de l'amère nécessité, il préfère se griser au royaume des possibles. Ainsi enflammé, le courage pourvu d'ailes vole dans l'élément de l'audace et du danger, où il se précipite tel le nageur courageux dans le courant.

La théorie devrait-elle le laisser là, et se complaire dans les péroraisons péremptoires et les règles absolues? Elle ne serait alors d'aucun secours dans la vie réelle.

La théorie se doit de prendre en compte l'élément humain, et donner au courage, à l'audace et même à la témérité, la place qui leur est due. S'occupant de forces vivantes et de forces morales, l'art de la guerre ne peut donc jamais parvenir à l'absolu et au certain; l'imprévisible garde toujours une marge de manœuvre, dans les grandes comme dans les petites circonstances. C'est au courage et à la confiance en soi qu'il revient alors de faire contrepoids et de combler les vides laissés par l'imprévu. Plus ces vertus sont éminentes, et plus on peut faire la part du hasard. Le courage et la confiance en soi sont à la guerre des principes de toute première importance; il s'ensuit que la théorie ne doit édicter de lois qui ne donnent libre jeu à ces vertus martiales les plus nobles et nécessaires. Il y a quelque sagesse et même de la prudence dans l'audace, mais on les mesure à une autre différente.

23. La guerre n'en reste pas moins un moyen sérieux utilisé pour atteindre une fin sérieuse. Examen plus précis.

Telle est la guerre, tel est le général qui la conduit, telle est la théorie qui la règle. Mais la guerre n'est pas pour autant un passe-temps, elle n'est pas simple soif d'audace et de risque, elle n'est pas l'œuvre d'un enthousiasme débridé. Elle est le moyen sérieux utilisé pour atteindre une fin sérieuse. Le chatoyant attrait de la fortune, les élans de la passion, du courage, de l'imagination, de l'enthousiasme, ne sont que les moments d'un moyen.

La guerre que livre une communauté humaine - que livrent des peuples entiers -, et en particulier les peuples civilisés, part toujours d'une situation politique et n'éclate que pour des raisons politiques. C'est donc un acte politique. Si la guerre n'était qu'une manifestation parfaite, sans mélange, absolue, de la violence, comme nous l'avons déduit de son concept pur, elle devrait alors, dès l'instant où la politique la suscite, la remplacer purement et simplement comme si elle en était pleinement indépendante, elle devrait la refouler à l'arrière-plan pour ne plus suivre que ses propres lois, comme une mine qui, une fois lancée, ne peut plus suivre que la voie qui lui a été fixée d'entrée². C'est ainsi que l'on a jusqu'à présent conçu la chose, chaque fois qu'une discordance entre le politique et le militaire a causé une distinction théorique entre les deux. Mais il n'en est rien. L'idée est foncièrement fausse. La guerre qui a lieu dans le monde réel, nous l'avons constaté, n'est pas un extrême qui décharge d'un coup toutes ses tensions; c'est plutôt l'effet de forces qui se développent inégalement et selon des voies différentes, mais qui tantôt peuvent se dilater assez pour vaincre la résistance que leur opposent l'inertie et les frictions, tantôt sont trop faibles pour y parvenir. La guerre est en quelque sorte une poussée de violence d'intensité variable, qui résout donc les tensions et épouse les forces plus ou moins vite. En d'autres termes : elle mène plus ou moins vite vers son but, mais elle dure toujours assez longtemps pour qu'il soit possible

² Mine : excavation pratiquée sous un ouvrage pour le faire sauter au moyen d'un explosif. (N.d.T.)

d'en modifier le cours, pour qu'une direction donnée lui soit imprimée, en bref, pour rester soumise à la volonté d'une intelligence directrice. Puisque la guerre est causée par une fin politique, il est normal que cette cause première qui l'a suscitée soit la considération première et suprême de sa conduite. L'objectif politique n'est toutefois pas un législateur tyrannique, car il doit se plier à la nature du moyen qu'il utilise. Il en sera souvent transformé, même s'il reste toujours la première des considérations. La politique imprègne donc la totalité de l'action militaire et exerce sur cette dernière une influence constante, dans toute la mesure où le permet la nature des forces qui s'y déchaînent.

24. La guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens

On voit donc que la guerre n'est pas simplement un acte politique, mais véritablement un instrument politique, une continuation des rapports politiques, la réalisation des rapports politiques par d'autres moyens. Ce qui reste à la guerre de caractère singulier provient simplement des moyens singuliers qui sont dans sa nature. L'art de la guerre en général et le général dans chaque cas d'espèce peuvent exiger, ce qui n'est pas rien, que les intentions et les directives du politique n'entrent pas en contradiction avec ces moyens. Si grande soit dans certains cas la portée de cette exigence sur les plans politiques, elle ne peut cependant jamais être plus qu'un amendement, car l'intention politique est la fin recherchée, la guerre en est le moyen, et le moyen ne peut être conçu sans la fin.

25. Des guerres de genres différents

Plus vastes et plus puissants sont les motifs de la guerre, plus ils embrassent la vie des peuples dans son entier, plus violente est la tension qui précède la guerre, et plus la guerre se rapproche de sa forme abstraite, plus elle aura pour objet de terrasser l'ennemi, et plus se confondent l'objectif militaire et l'objectif politique, au point que la guerre semble n'avoir plus d'autre but que militaire, le but politique s'effaçant. Au contraire, plus faibles sont les motifs et les tensions, et moins la pente naturelle de la guerre, la violence, correspondra aux lignes directrices émanant de la politique, plus la guerre sera-t-elle détournée de sa pente naturelle, et le but politique se distinguera du but d'une guerre idéale, et plus la guerre semblera être de nature politique.

Il faut ici souligner, pour garder le lecteur d'une impression erronée, que cette tendance naturelle de la guerre est de nature philosophique et proprement logique, et en aucun cas la tendance qui résulte des forces réellement engagées dans le conflit, l'enthousiasme et les passions en particulier. Il est vrai que celles-ci peuvent souvent avoir été si fortement exaltées qu'il est malaisé de les ramener dans le cadre strictement politique; dans la plupart des cas, pareille contradiction ne se produit pas, car des ambitions si vastes ne pourront exister sans être causées par un dessein aussi vaste. Si le dessein est modeste, faible l'élan de l'enthousiasme dans les masses, celles-ci auront plutôt besoin d'être incitées à l'action que d'être retenues.

26. Toutes les guerres peuvent être considérées comme des actions politiques

Pour revenir à l'essentiel, s'il est vrai que dans un certain genre de guerre, la politique semble s'effacer totalement, alors qu'elle occupe le premier plan dans d'autres, on peut cependant affirmer que l'une n'est pas moins politique que l'autre: car si l'on conçoit la politique comme l'intelligence de l'État personnifié, ses calculs doivent inclure même les situations où la nature des

rapports produit une guerre du premier genre, dans laquelle s'efface la politique. C'est seulement si nous entendons par politique l'acception conventionnelle d'une habileté sinuuse, circonspecte, cauteleuse et sournoise, et non l'acception d'une intelligence générale et personnifiée, que le second genre de guerre serait plus politique que le premier.

(...)

28. Le résultat pour la théorie

Véritable caméléon, la guerre change de nature avec chaque cas particulier et, si l'on prend en compte tous les modes d'être qui sont les siens, si l'on considère ses caractéristiques fondamentales, elle est faite d'une merveilleuse trinité. On y retrouve la violence originelle de son élément faite de haine et d'hostilité, qui opèrent comme un *instinct naturel aveugle*; le jeu des probabilités et du hasard, qui en font *un libre jeu de l'esprit* et sa nature subordonnée d'instrument politique, par laquelle elle appartient à *l'entendement pur*.

De ces trois caractères, le premier est plutôt celui du peuple, le second celui du général et de son armée, le troisième celui de l'État. Les passions qui se déchaînent dans la guerre doivent exister au préalable au sein des peuples; le degré que le courage et les talents atteindront dans le jeu des probabilités du hasard dépend des qualités du général et de l'armée; les objectifs politiques n'appartiennent qu'à l'État.

Ces trois tendances, qui semblent avoir des implications bien différentes, plongent également de profondes racines dans la nature du sujet, tout en étant de grandeur variable. Toute théorie qui voudrait négliger telle ou telle, ou chercherait à établir entre elles des rapports arbitraires, entrerait instantanément en contradiction avec la réalité au point de s'anéantir elle-même.

La mission de la théorie est donc de tenir un équilibre entre ces trois centres d'attraction, comme en suspension entre eux.

Comment elle se décharge de cette difficile mission, nous le verrons dans le livre consacré à la théorie de la guerre. Le concept de la guerre qui a été déterminé ici est en tout cas un premier rayon de lumière pour éclairer les fondements de la théorie, qui en dégage les principaux éléments et nous permet de les distinguer.

Chapitre II

La fin et le moyen à la guerre

(...)

Quoi qu'il en soit, avec l'avènement de la paix, l'objectif est atteint et la guerre a fait son office.

(...)

Dans la réalité, avec l'incapacité à résister davantage (concept pur), il y a deux raisons de faire la paix. La première est l'invraisemblance de la victoire, la deuxième est son coût trop élevé.

(...)

Le bilan de l'énergie déjà dépensée et de celle qui reste à dépenser pèse d'un poids encore supérieur dans la décision de faire la paix. La guerre n'étant pas commise par passion aveugle, mais contrôlée par son objectif politique, c'est la valeur attribuée à ce dernier qui détermine l'ampleur des sacrifices requis pour sa réalisation.

(...)

En assaillant l'ennemi, (on peut) se satisfaire d'une seule victoire, dont l'objet est d'ébranler la confiance en soi de l'adversaire, de lui faire sentir notre supériorité, et de lui inspirer des craintes pour l'avenir. (...) Et si l'avantage obtenu est suffisant pour ternir l'idée que l'adversaire se fait de l'issue de la guerre, il devient alors un raccourci vers la paix.

(...)

Pour accroître les chances de succès sans écraser l'armée ennemie, on peut chercher à rompre ou invalider les alliances de l'adversaire, ou susciter des mouvements politiques en notre faveur. On peut aussi agir sur la dépense d'énergie de l'ennemi (perte de ses provinces ou consommation de ses forces armées) par invasion (conquête de provinces sans intention de les conserver), en infligeant des dommages à l'ennemi, ou en usant son adversaire. Pour l'usure de l'adversaire : on doit durer plus longtemps que lui. Pour ce faire, on doit avoir des objectifs modestes, car ils sont moins coûteux que des objectifs ambitieux. Le plus modeste des objectifs est l'*autodéfense simple*, qui n'a pas d'objectif positif. C'est ainsi que le faible réussit souvent à résister au fort, car le prix à payer pour le fort devient éventuellement trop grand pour qu'il persiste.

(...)

Tout est subordonné à une loi suprême, celle de la *décision des armes*. (...)

Chapitre III Le génie guerrier

La convergence des capacités mentales appliquées à l'action militaire est *l'essence du génie militaire*. Nous disons *convergence* car c'est bien en cela que consiste le génie militaire : il n'est pas fait d'une qualité unique, comme le **courage**, à l'exclusion d'autres qualités, **entendement** et **sentiment**, il est *l'union harmonieuse des capacités*, dont telle ou telle peut prédominer sans contrecarrer les autres. (...)

Le courage a deux faces : c'est le courage face au danger personnel, et c'est le courage d'accepter la responsabilité devant les juges de quelque instance extérieure, ou intérieure, à savoir sa propre conscience. (...)

Quatre éléments composent le milieu où se meut la guerre : le danger, l'effort corporel, l'incertitude et le hasard : il faut une grande force d'âme et d'esprit pour traverser avec sûreté et succès ces éléments difficiles. (...)

Tant qu'une unité pleine de courage combat avec cœur et entrain, il n'y a pas vraiment de raison de faire preuve d'une grande force de volonté; mais quand la situation devient grave, ce qui ne manque pas quand il faut combattre hors du commun, rien ne va plus de soi, ce n'est plus une machine bien huilée qui est là, c'est la machine elle-même qui commence à opposer une résistance : c'est en surmontant cette résistance que le chef fait montre d'une grande force de volonté. La résistance de la machine n'est pas foncièrement affaire d'indiscipline et de désobéissance, quoiqu'on les observe souvent chez les soldats en tant qu'individus. Les impressions qui affluent, les forces morales et physiques qui s'épuisent, la vision effrayante du sang versé par les victimes, c'est cela que le chef doit combattre en lui-même, puis dans tous les autres qui déversent sur lui, directement ou indirectement, leurs impressions, leurs sensations, leurs craintes et leurs espoirs. Tout comme les forces s'épuisent dans l'individu, dont la volonté ne peut plus les activer, l'inertie de la masse pèse de plus en plus sur le chef. À la flamme de son cœur doivent désormais se ranimer la flamme de l'entreprise, la lumière de l'espoir de tous. C'est uniquement s'il y parvient qu'il s'impose à la masse et en reste maître. Dès qu'il s'arrête, dès que son courage ne suffit plus à

ranimer celui des autres, la masse l'attire dans l'instant vers le bas, vers les sphères inférieures de l'animalité, qui fuit le danger et ne connaît pas la honte. Telles sont les pesanteurs dont le courage et la force d'âme du chef doivent venir à bout au combat s'il veut connaître le succès. Elles croissent avec le nombre; la force de la volonté doit s'accroître avec le rang pour que le fardeau reste proportionné. (...)

Chapitre IV

Du danger à la guerre

Avant de le connaître, on se fait du danger une idée plus attirante que repoussante. Charger l'ennemi ivre d'enthousiasme - qui va se préoccuper des balles et des blessés? On ferme les yeux quelques instants, on se jette au-devant de la mort glaciale, sans savoir si on lui échappera, ni soi, ni les autres. On aspire à la victoire et aux lauriers. Le fruit délectable auquel aspire notre ambition est à portée de main - est-ce si difficile? Ce n'est pas difficile, et l'apparence est encore moins difficile que la réalité. Mais ces moments, contrairement à une idée répandue, ne sont pas l'affaire de quelques battements de pouls, mais sont plutôt comme une potion pharmaceutique, altérée et diluée par le temps, ces moments, disions-nous, sont rares.

Accompagnons le novice sur le champ de bataille. Nous approchons, le grondement toujours plus net de la canonnade se mêle aux balles qui sifflent, il frappe l'attention du néophyte. Les impacts de balles commencent à frapper autour de lui, devant, derrière. Nous nous hâtons de gravir la colline où se tient le général, entouré de sa nombreuse suite. Les boulets éclatent, les grenades explosent, il y en a tant que l'imagerie juvénile est soudain transpercée par la gravité de la vie. Et voilà qu'un ami tombe - une grenade a éclaté dans un groupe, entraînant un mouvement de foule involontaire, il commence à se sentir moins calme, moins assuré. Même le plus brave peut être décontenancé. Encore un pas pour entrer dans la bataille qui fait rage devant nous, comme une pièce de théâtre presque, allons vers le divisionnaire le plus proche. Le plomb tombe comme grêle, le tonnerre de nos canons aggrave notre trouble. Nous passons du divisionnaire au brigadier; connu pour sa bravoure, celui-ci se protège soigneusement derrière une butte, une maison, un arbre, sûr indice de la montée du danger, les cartouches crépitent sur les toits et dans les champs, les boulets de canon mugissent de tous côtés, vers nous et au-dessus, et voici le siflement dru des balles de fusil. Encore un pas vers la troupe, l'infanterie exposée au feu depuis des heures avec une indescriptible fermeté. Ici, l'air est rempli des balles qui sifflent, qui s'approchent avec un son bref et aigu qui frôle l'oreille, la tête, l'âme. Pour couronner le tout, la compassion nous emplit à la vue des mutilés, des mourants, notre cœur bat la chamade.

Le néophyte ne traversera pas ces différentes régions du danger sans percevoir que la lumière de l'intellect s'y meut par d'autres moyens, qu'elle s'y divise en d'autres rayons que l'activité spéculative. Ah! oui, il faudrait vraiment être un homme d'exception pour ne pas perdre son esprit de décision rapide alors qu'on est pour la première fois plongé dans ces impressions. Il est vrai que l'habitude émousse rapidement ces sensations; après une demi-heure, nous commençons à devenir indifférent à tout ce qui nous entoure, plus ou moins selon les tempéraments ; l'homme ordinaire n'atteint jamais le détachement parfait où l'esprit opère harmonieusement - on reconnaîtra ici aussi que l'ordinaire ne mène pas loin -, ce qui est d'autant plus vrai à mesure qu'augmente le rayon d'action qui doit être couvert. Enthousiasme, stoïcisme, bravoure innée, ambition impérieuse, familiarité ancienne avec le danger, il faut tout cela réuni pour qu'au cœur de

cet élément mortel l'action ne soit pas inférieure à ce qui semble ordinaire quand on l'étudie en chambre.

Chapitre VII De la friction à la guerre

À la guerre, tout est simple, mais les choses les plus simples sont difficiles. Les difficultés s'amoncellent dans une friction dont quiconque n'a pas fait la guerre ne peut se faire une idée exacte. (...) La friction est le seul concept qui corresponde en gros à la différence entre la guerre réelle et la guerre sur papier. (...)

Livre VI – La défensive Chapitre XXVI Le peuple en armes

Le phénomène de la guerre populaire (*guerilla*) est apparu au XIX^e siècle dans l'Europe civilisée. Il a ses partisans et ses détracteurs. Ces derniers ont deux motifs: l'un est politique, car ils la tiennent pour un moyen révolutionnaire, une forme d'anarchie légalisée aussi menaçante de l'intérieur pour l'ordre social que l'ennemi de l'extérieur; l'autre est militaire, car ils ne jugent pas les résultats proportionnés aux énergies employées. Comme nous étudions la guerre populaire uniquement en tant que moyen d'action, par rapport à l'ennemi, le premier point de vue ne nous concerne pas ici; mais le second suggère que la guerre populaire est le produit de l'effondrement de toutes les vieilles barrières artificielles causé à notre époque par l'éruption de violence primordiale qu'est la guerre; la guerre populaire approfondit et amplifie le processus de fermentation qu'est la guerre. Le système des réquisitions, l'énorme gonflement de la masse des armées par la levée en masse et la conscription générale, l'emploi des milices: du point de vue rigide et limité de l'ancien système militaire, tous vont dans la même direction, comme l'appel à la milice territoriale et l'armement du peuple.

Ces nouveaux moyens résultent naturellement et logiquement de l'effondrement des barrières. Ils multiplieront si prodigieusement les forces de la première nation à les avoir utilisés que les autres furent emportés dans le mouvement et durent l'imiter. Il en ira de même pour la guerre populaire. Le peuple qui s'en servira avec intelligence s'adjugera une supériorité certaine sur celui qui la dédaignera. S'il en est ainsi, reste à savoir si le genre humain bénéficiera de ce nouveau renforcement de la guerre - question qui ressemble à celle que pose la guerre elle-même; nous les laissons toutes deux aux philosophes.